

PIÈCES À CONVICTION

N° 11/2007

« Pourquoi ne jugez-vous pas par
vous-mêmes de ce qui est juste ? »

Luc 12, 56-57

Proximités sociales

C.I.L. Accueillir l'étranger	3
Michel Kesteman Aux « sans-papiers » de Babel	5
Michel Kesteman Les fractures bruxelloises	7
Étienne Cateau Couples, mariage, sacrement.....	9
Michel Kesteman Être proche	15

Cette série reproduit des documents de portée diverse, contribuant au débat sur des enjeux d'Église ou de société.

Ils sont également accessibles sur le site du C.I.L. : www.cil.be

Sauf mention contraire, ils n'engagent que leurs auteurs.

Avec le soutien de :



CULTURE
ÉDUCATION PERMANENTE



Bisschoppenconferentie van België
Conférence épiscopale de Belgique
Bischofskonferenz

ACCUEILLIR L'ÉTRANGER

Nous sommes tous des étrangers : cette vérité immémoriale s'impose à nous aujourd'hui, que notre monde fait tout circuler : les idées, les marchandises, les entreprises et les capitaux – sauf les gens. Un monde qui n'est pas fait pour les hommes et les femmes, mais pour des intérêts particuliers, nationaux ou privés, et qui bénéficie de la complicité inconsciente des gens. Parce que les gens ont peur de ce monde qui change trop vite.

Dans ce monde qui fait peur, la peur engendre la peur.
La peur se déguise en mépris et le mépris induit la peur.
La peur suscite la violence et la violence justifie la peur.

On le voit entre ces peuples qui ne se fréquentent pas mais s'affrontent sans bien se connaître, et ne peuvent donc se reconnaître : reconnaître un autre « moi » dans l'autre.

On le voit dans des pays nés de l'immigration, qui élèvent des murs de briques ou de papiers contre ceux qui veulent faire comme eux, ou comme leurs ancêtres.

Et on le voit entre les gens eux-mêmes, ici, chez nous, parce qu'ici, chez nous, les gens ne se fréquentent pas mais s'affrontent. Ne se connaissent pas, ne cherchent pas à se connaître et donc ne se reconnaissent pas.

« Vous partagerez ce pays entre vous, entre les tribus d'Israël. Vous vous le partagerez en héritage pour vous et pour les étrangers qui séjourneront au milieu de vous et qui ont engendré des enfants parmi vous, car vous les traiterez comme le citoyen israélite. » (Ezéchiel 47, 22-23)

« J'étais un étranger et vous m'avez accueilli. » (Matthieu 25, 35)

Cela, des gens simples le savent, le sentent, le vivent – mais trop d'autres, mal à l'aise, se replient sur eux-mêmes et n'ont plus que leur agressivité à offrir.

On peut, on doit les comprendre. Mais doit-on, peut-on comprendre la fermeture de gens cultivés, qui voyagent, rencontrent, négocient et apprécient les cultures lointaines ? Peut-on l'admettre de responsables politiques qui font passer la fonctionnalité administrative ou la crainte d'effets pervers (il y en a toujours, quoi qu'on fasse) avant la simple considération pour des êtres humains ?

Oui, nombre d'immigrants ont été abusés. Oui, nombre d'entre eux ne risquaient pas leur vie chez eux – mais est-ce une vie, si elle n'offre aucune perspective ? Si soucieux de nos propres droits économiques, pouvons-nous, nous riches parmi les riches, récuser ce même souci chez les plus démunis – ceux de chez nous et ceux d'ailleurs ?

Pouvons-nous nous fermer sur des dossiers incomplets, quand les personnes en cause sont bien intégrées chez nous depuis des années, fût-ce illégalement, parce que la loi est la loi et que montrer une sensibilité humaine ouvrirait la porte à des abus ?

Pouvons-nous refuser l'asile à des gens qui ne peuvent prouver qu'ils ont subi des sévices (doivent-ils demander un certificat à leurs tortionnaires ?...)

Pouvons-nous refuser que des familles se réunissent, parce que nous craignons des entrées massives (mais démographiquement bienvenues !) ?

Pouvons-nous refuser des soins ou la scolarité à des enfants parce que leurs parents sont dans l'illégalité ?

Pouvons-nous laisser des gens perdre dans l'oisiveté leurs pauvres aptitudes et jusqu'à leur personnalité : « je ne peux plus penser » nous disait l'un d'eux, après neuf ans d'errements, de déculturation et de solitude.

Pouvons-nous, perversion ultime mais très à la mode, accepter pour notre profit les gens qualifiés – tant pis pour le développement de leur pays – et rejeter les autres dans leur misère ?

Sans doute y a-t-il matière à débattre. Car c'est vrai que nous risquons des effets pervers. Et d'autant plus que notre pays serait presque seul à s'ouvrir. Mais nous devons nous interdire, humainement, d'enfermer les candidats réfugiés et les sans-papiers dans des prisons de barbelés ou d'une bureaucratie incompréhensible. Nous avons cité la Bible : nous aurions pu citer la charte des droits de l'homme que notre pays a ratifiée. Et qu'elle viole très officiellement, avec un appui populaire qui nous fait honte.

Au-delà de naïvetés et des erreurs, la position de ceux qui défendent les sans-papiers est humaine et juste. Pour le C.I.L., refuser de les entendre est inhumain et injuste.

AUX « SANS-PAPIERS » DE BABEL

Michel Kesteman¹

Vous êtes venus de partout en rêvant d'une terre de promesse et de fraternité. Pour fuir l'oppression, la menace ou la pauvreté. Pour vivre la liberté. Pour nourrir votre famille. Vous avez traversé déserts, mers et frontières comme des explorateurs d'espérance en suivant une étoile. Les lendemains ont déchanté : files, contrôles, procédures, interrogatoires. A répétition. Et à la finale : délai ou évictions. La peur s'est installée. Tout le monde ne réalise pas le rêve d'Abraham. On en sort fatigué, épuisé. On s'installe quand même dans les marges entre copains et cousins, parfois pour longtemps. On a des droits qu'on n'avait pas toujours au pays d'origine : l'aide en justice, les soins, l'école, le mariage, même «sans permis ».

Sur le site du CIRE², on apprend que 10 000 dossiers prioritaires en raison de la « longue procédure » ont été régularisés. On ne dit pas en combien de temps. Il en resterait 1 730 répondant aux critères mais pour lesquels aucune demande du bénéfice de l'article 9§3 n'est introduit. Les déboutés d'autrefois ont peu de chance d'être retenus. Un second train est prévu pour 3000 dossiers d'après 2002, avec un retard probable : le délai n'est affiché dans aucune gare. Les hyperactifs ont des chances d'accélérer le traitement : c'est pourquoi ils font le tour des églises. Le Relais social du Pays de Liège note que beaucoup de situations réputées illégales sont « inacceptables en terme de dignité humaine » et que les services sont placés devant des contradictions inextricables, car « on peut s'attendre à ce que la pression migratoire ne diminue pas dans les prochaines années. » La réponse est donc autant du côté de l'économie mondiale que sur notre territoire.

Les droits évoqués ci-dessus ne font pas encore un état de droit. Entre-temps, l'ennui et l'inactivité tuent à petit feu les ombres qui doivent cacher leur illégalité. Les problèmes de santé mentale suivent. D'accueil de jour et de nuit en restaurant social ou dépôt de vivres, les problèmes de cohabitation se posent : « concurrence pour les places disponibles pour manger, pour dormir, pour s'abriter ». Violences, racismes, et trafics se développent. Les services accueillent sur fonds propres avec l'aide de bénévoles cantonnés dans l'humanitaire, avec la menace du judiciaire : est-ce criminel d'aider un homme à survivre ?

Les Belges disent aujourd'hui sans fard qu'ils demandent à l'Etat de mobiliser les moyens adéquats à un accueil respectueux, « curatif » ici, avec une aide au développement là-bas, du côté « préventif ». Nous sommes malades chaque fois qu'un des nôtres, un autre humain est exposé à la barbarie et à l'indifférence. Nous sommes opposés à tous les trafics d'êtres humains.

Les uns, toi j'espère, en sortiront avec un espoir concret dans un délai raisonnable. Les autres, toi aussi peut-être, devront entendre qu'il n'y a pas place pour le monde entier dans un petit pays. La pédagogie de la solidarité doit se compléter d'une pédagogie de la frustration : la solution est parfois en rentrant chez soi, plus réaliste, en ayant appris qu'on s'en sort en cherchant des alliés. Les gens d'ici apprendront sans doute qu'on ne peut être société de l'image et de la réussite sans assurer un service après vente pour les images qu'on exporte. Le débordement migratoire est fruit des inégalités et l'effet collatéral de la publicité. Les gens d'en bas diront à d'autres que le chemin de la réussite passe par la procédure, l'apprentissage des langues, la syndicalisation des demandeurs par l'UDEP ou les grands syndicats . Une action collective s'organise et se construit pour progresser. Un de nos textes sacrés nous le rappelle : « Frappez et l'on vous ouvrira ! » Ce livre qui est pour nous bonne nouvelle nous dit que le jour où on ne veut pas t'entendre, il faut y aller à deux, puis à trois, et qu'on finit par être entendu. On pourrait appeler cela la parabole de l'entêté.

Il y a deux siècles on a vaincu l'esclavage. Au siècle dernier, l'apartheid. Peut-être devons-nous rêver de résister à la globalisation et vaincre l'apathie en instaurant les droits de l'homme (déjà

¹ Directeur d'Espace social Télé-Service

² www.cire.irisnet.be

proclamés mais pas encore appliqués) ? Puisque le feu s'est répandu de ville en ville, les évêques ont invité les politiques à agir sur leur terrain : faire des lois, c'est leur truc ; les faire appliquer ou les changer, leur boulot ; assurer les droits des hommes, leur mission. De leur côté, il leur reste à comprendre avec leurs communautés comment soudain leurs églises vides sont symbole, asile et question « à celui qui croyait au ciel, comme à celui qui n'y croyait pas ». ³ Les motions des uns, les manifestations des autres ont résonné d'université en mosquée, de centre fermé en cœur de ville. Le courrier des lecteurs alterne soutiens et critiques. On est en plein débat démocratique. Faut-il laisser l'église au silence de Dieu plutôt que de servir de dortoir aux affamés, de parloir aux réfugiés ? Ce mouvement ample a pris tout le monde par surprise : les églises ne sont plus vides de jour ni de nuit. Que fait-on quand tant d'hommes, de femmes et d'enfants interrogent Notre Dame des sans-papiers ou les paroissiens stupéfaits ? : « Qui nous sauvera ? A qui irions-nous ? Aidez-nous ! » Loin du repli frileux des premiers, les seconds ont apporté couvertures, boissons et l'assistance technique efficace des travailleurs sociaux et juristes. Mais combien de temps ?

Aujourd'hui, cinquante jours ont passé ou même davantage. Va-ton s'arrêter en chemin ? Comment rompre le jeûne et le silence des politiques sans tuer ce qui s'est vécu ? Peut-on s'asseoir ensemble et lire à plusieurs voix ce qui s'est passé parmi nous et entre nous ? Ne nous sommes-nous pas trompé de jour pour la Pentecôte ? Nos cénacles ne sont plus envahis de Mèdes et d'Elamites mais d'Africains, d'Asiatiques et d'Européens venus de l'Est. Voisins depuis 10 ans, élèves de nos écoles, patients de nos hôpitaux, travailleurs de l'ombre, ils ont tous entendu que dans la maison de Jésus, il y a place pour des brebis perdues et sans abri.

Le plus étrange : certains voisins se sont découverts hospitaliers, capables de solidarité, de créativité et de proximité : qui nous a fait prochains ? Une rencontre vraie qui rend sensible au problème du prochain, rend des sourds capables d'écouter et des repliés, de sortir de leurs gonds pour secouer la nation ou les paroisses voisines. Faut-il dès lors renvoyer ceux qui nous réveillent dans leurs « Galilées » d'origine pour qu'ils y trouvent d'autres liens de solidarité ou nous préparer une place, celle de nos vacances ? Ou chercher les pistes d'une terre nouvelle, même si elle bouleverse nos évidences ?

Nul d'entre nous n'a la vocation d'Atlas ni une gueule de ressuscité, mais quand on relit autrement l'Écriture, il se peut qu'on écrive autrement notre aventure. On n'est plus seul : on peut passer le relais et apprendre à faire corps. Le Dieu d'Abraham, de Jésus-Christ et sans doute de Mahomet nous a rendus frères d'un jour et si possible de toujours. Nous aimerions certes la pareille sur d'autres continents. Le combat des droits de l'homme est inachevé : nous l'avons rencontré. ⁴

³ Comme l'a si bien dit le poète Louis Aragon dans *La rose et le réséda*.

⁴ Une visite collective du Conseil interdiocésain des laïcs aux groupes hébergés au Blocry et à St François à Louvain-la-Neuve, une autre à Cureghem-Anderlecht, des échanges avec des accueillants de Liège, Namur, Forest, St Gilles, Schaerbeek, Verviers ont provoqué ces réflexions.

LES FRACTURES BRUXELLOISES COMMENT PEUT-ON VIVRE AMPUTÉ OU PRIVÉ?

Michel Kesteman

Pouvez-vous vivre avec dix euros par jour ? La réponse est essentielle quand on dispose d'un revenu minimum d'insertion de 750 euros avec 450 euros de loyer. La difficulté n'est pas mathématique : elle est pratique, vitale. Nous voilà confrontés à la pauvreté brute : c'est la condition de vie de nombreux bruxellois. La précarité, c'est-à-dire le risque prochain de basculer dans cette situation ou d'y retourner, voilà une situation de vie qui atteint un nombre croissant de citoyens qui ne s'en sortiront pas seuls. Les CPAS sont débordés. Les services sociaux privés aussi.

L'actualité a fait parler en hiver des « sans-abris », en été des « sans-papiers » en quête de régularisation. On aurait pu ajouter les « sans-emplois ». Leur nombre préoccupe les autres : est-ce un risque, est-ce normal, est-ce leur faute ? Le réflexe libéral est de les rendre responsables de leur sort : qu'ils s'activent donc ou qu'ils déménagent vers une région où leur compétence rencontrera une offre d'emploi correspondante, ailleurs si possible. L'analyse du contexte indique que pour une large part le « sans emploi », même chercheur actif d'emploi, est privé d'emploi. Parce que 27 % des enfants et 24 % des adultes vivent à Bruxelles dans un ménage sans emploi rémunéré, depuis 5 ans en moyenne.

Du côté du logement, une manifestation récente a souligné que dans une ville composée de 57,4 % de locataires, 30 % des habitants ont des problèmes de logement, 17 % des problèmes de salubrité ou de charges indues, 44 % des problèmes d'accès à l'énergie (gaz et électricité), parce que Bruxelles ne compte que 8 % de logement social pour 25 % dans les capitales voisines. Il ne manque pourtant pas de logements, disent les spécialistes, mais il manque de logements salubres et accessibles financièrement. Voilà pourquoi 20 000 personnes attendent un logement social.

On peut donc parler d'une quintuple fracture urbaine. La **fracture sociale** se caractérise par la tension de 1 à 2 entre revenus moyens par commune, de 1 à 6 entre les déciles (10%) les plus hauts et les plus bas, pour les revenus déclarés (on ignore dès lors le revenu de gens dispensés de déclarer le revenu infime de leurs allocations). Si vous êtes privé de revenus ou si vous êtes surendetté, vous êtes conduit à des restrictions imposées (vivre sans préférence, abonné aux produits blancs). 35% de la population ne retarde pas seulement les gros achats, mais est privée de petits achats, parce qu'un sixième de la population (11,8 %) vit de revenus d'intégration sociale, dont le nombre a augmenté d'ailleurs de 24 %. La **fracture de l'habitable** est manifeste chez ceux dont le coût du logement dépasse l'usuel 25 % pour dépasser la moitié des revenus, et même atteindre 60 %, alors que le coût du logement n'est répercuté sur l'index qu'à hauteur de 5.5 %. La **fracture énergétique** se signale quand votre électricité doit être régulée par un compteur de 6 ampères pour éviter les coupures ou quand votre facture de gaz doit prévoir un plan d'apurement. La **fracture des liens sociaux** est évidente quand on sait que, si la moyenne des bruxellois dit connaître neuf personnes, 17 % en connaissent moins de trois, ce qui réduit leur possibilité de se faire aider en cas de difficulté. Malgré la promiscuité de grands ensembles ou de quartiers populaires, on peut vivre terriblement isolé. **Fracture culturelle** enfin. C'est celle de l'accès à la formation qualifiante, à l'outil informatique dans une société de la connaissance et de la « branchitude » (je suis branché, donc je suis) même si les phone-shops et autres internet-café permettent un accès circonstancié. L'absence de maîtrise d'une langue véhiculaire par de nombreuses personnes issues d'une immigration est une source supplémentaire d'inégalité.

Allons voir de plus près le long de l'ancien sillon industriel du canal que se disputent aujourd'hui les entreprises de recyclage de voitures déclassées et les lofts. **Molenbeek** a connu en 4 ans un accroissement de sa population (9.6 %, y compris les régularisations) et un rajeunissement (29 % de la population a moins de 20 ans, soit 5 % de plus que dans le reste de la région). 44% des ménages sont composés d'une seule personne et 12 % des familles sont monoparentales alors qu'avec

5,6 % de familles nombreuses, on y dépasse la moyenne régionale de 2.6 %. Mais 8 064 familles, soit 14 % de la population, vit du revenu d'insertion sociale. **Anderlecht** a aussi connu, mais dans une moindre mesure, croissance de la population et rajeunissement, mais le taux des familles monoparentales y est de 19 % au Parc du Peterbos, le grand ensemble en bord de ring et c'est 15.2 % de la population qui y vit du RIS (revenu d'intégration sociale) pour 17 % sur la région. A **Bruxelles-ville**, 35,5 de la population vit seule et les familles nombreuses habitent la partie la plus pauvre : l'ouest du Pentagone (des Marolles au Quai du commerce), le quartier Nord à Laeken et quelques secteurs villageois de Haren et Neder-over-Heembeek. Serez-vous étonné d'apprendre que, dans ces quartiers, 18.7 % des 18-25 ans et 17.7 % des 18-64 ans vivent d'une allocation (RIS ou chômage), et que 18 % des personnes âgées vivent du Grapa (Garantie de revenu aux personnes âgées). Le profil est donc quasi constant. La lecture du baromètre social de la région bruxelloise, commune par commune, est vraiment instructif : il révèle la nature des contrastes, quartier par quartier. La loi est la même pour tout le monde, ce n'est pas le cas des chances de réussite social ou d'accès à la santé.

Les services sociaux privés jouent donc un rôle vital pour maintenir les gens debout, mais le développement de services de proximité et les engagements civiques volontaires sont essentiels pour que tous les bruxellois puissent garder la tête hors de l'eau. Il est plus que temps de multiplier pains et poissons en apprenant aux gens à faire leur pain, leur marché et leur budget au-delà de la débrouille. La dignité et la compétence à acquérir passent par le respect, l'entourage actif, les projets communautaires, de nouveaux liens à bâtir. Seul le partage des compétences peut entraîner un transfert de compétences. On peut vivre privé de beaucoup de choses qui font le sel de la vie des autres, à condition d'avoir face à soi des gens qui croient en vous, qui ont la patience des guidances et accompagnements, et vous aident à devenir créatif et actif.

COUPLES, MARIAGE, SACREMENT...

Etienne Cateau

Nos sociétés évoluent et de nouvelles visions des couples se font jour. N'est-il pas utile et opportun de se laisser interpellé par notre environnement ? En tant que chrétiens, et singulièrement catholiques, ne sommes-nous pas confrontés à des révisions- peut-être déchirantes - de nos habitudes et de nos pastorales. Je voudrais vous partager quelques réflexions tirées d'abord de l'expérience, et ensuite des rencontres et des lectures.

Evolutions contemporaines

En réalité, il faut bien constater que jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, tant le mariage que le couple avaient connu une situation fort stable en Occident. Hormis l'obligation du mariage civil et le droit au divorce qui avaient été imposés dans quelques pays, tout baignait dans un consensus général, tant chez les cléricaux que chez les laïques. Les divorces étaient en définitive fort rares et unanimement réprouvés. C'est après la dernière guerre que l'on assiste à une véritable révolution.

Les faits sociaux sont connus, et citons en vrac : l'allongement de la vie, la maîtrise de la procréation, l'entrée des femmes dans le monde du travail, le développement des droits individuels, le surinvestissement affectif dans le couple, la vie commune hors mariage... La liste pourrait s'allonger. Il faut cependant constater qu'il est question des sociétés contemporaines de culture occidentale. Dans de nombreux pays, on découvre que la polygamie existe bel et bien, que les femmes restent confinées à la maison pour y faire des enfants. Est-il inévitable que le modèle occidental s'exporte et triomphe partout, à terme plus ou moins éloigné ? La question est théorique ; mais ce qui est certain, c'est que nos sociétés occidentales ne vont pas faire des marches arrière spectaculaires. La famille bourgeoise occidentale type 19^{ème} siècle a définitivement vécu.

On a peine à mesurer la révolution des comportements et des mentalités qu'apporte la maîtrise de la fécondité. Lorsque la sexualité entraînait inévitablement la fécondité, toutes les sociétés ont strictement réglé l'usage de la sexualité en la cantonnant dans l'institution du mariage. Il fallait que les enfants aient des parents, que l'on puisse garder des lignages, que l'on évite la consanguinité. La sexualité, le couple et le mariage étaient une seule et même chose. Tous les penseurs, philosophes et théologiens qui précèdent notre époque, sont dans ce moule mental ; cela vaut également pour les rédacteurs des divers livres de la Bible.

La réalité est aujourd'hui complètement bouleversée : nos contemporains vivent une sexualité dans un couple plus ou moins éphémère, dans le cadre ou non d'une institution juridique de vie commune, éventuellement dans le mariage.

Quelques courageux, aux avant-postes, se sont préoccupés du divorce, dans un esprit de compassion et de pardon. Il faudrait être aveugle pour ne pas constater que nos contemporains vont, dans leur grande majorité, connaître des vies conjugales avec plusieurs partenaires, dans un mariage ou dans une autre forme de vie commune, et que la fidélité est successive, la recherche du bonheur étant la visée première. Personne – sauf quelques égarés dans le siècle - ne conçoit plus d'être malheureux en ménage, ou de subir des violences conjugales pendant vingt ou trente ans sous le motif d'être fidèle à son mariage. Ce fait n'est plus marginal et on ne peut plus l'appréhender « en étant gentil avec ses petits camarades ». Faut-il ajouter que faire rentrer toutes ces ruptures dans le cadre du péché individuel tient à l'absurde ? Il s'agit d'un phénomène général qui dépasse largement les problèmes individuels.

Il en va de même des réformes législatives qui, depuis les années 1960, constituent des bouleversements profonds : toute la législation sur le titre du mariage a pour objet de faciliter le divorce, de le dépenaliser, de le rendre le plus indolore ; l'élaboration de nouveaux statuts de vie

commune, le mariage entre personnes du même sexe, la mise sur pied d'égalité des enfants naturels, même adultérins... Quand on parle du mariage civil, il faut se rendre compte que la coquille a été vidée d'une bonne part de son contenu. A quels repères le mariage civil s'accroche-t-il encore actuellement ?

Bien plus, c'est la signification du droit qui a fait l'objet d'une révolution copernicienne. Auparavant (quasiment jusqu'en 1960) le droit et la morale étaient liés ; la loi avait pour contenu de rechercher le bien et d'interdire le mal. On obéissait à la loi parce qu'elle était intrinsèquement bonne. Les objectifs ont changé : la loi est le reflet temporaire des équilibres dans une société ; son objectif est de mettre les citoyens sur pied d'égalité, de leur garantir des espaces de liberté. Personne n'est obligé de faire ceci ou cela, mais je garantis à chacun le droit de choisir entre ceci et cela, voilà le discours que nous entendons régulièrement de la part du monde politique.

Plus surprenant, il ne semble pas que le monde catholique ait pris conscience de la profondeur et de l'étendue de cette révolution. Il ne s'attaque pas vraiment aux problèmes posés, la mentalité étant comme si « l'Occident traversait une mauvaise passe passagère et que, dans quelques décennies, tout redeviendra comme avant ». Les responsables catholiques restent « bétonnés » dans leur vision de la sexualité, de la fécondité, du couple et du mariage.

Ce qui est désolant à plus d'un titre, ce sont les réactions du monde catholique : gémissement sur le monde occidental qui court à sa perte, sur la disparition des repères, appels de la hiérarchie à se mobiliser contre tel ou tel projet de loi. Bref, on ne s'inquiète pas d'être levain dans la pâte, mais on voudrait changer la composition de la farine ! C'est tout à la fois drôle et pathétique : le vieil historien que je suis note que, depuis les origines de l'écrit, il a toujours existé une littérature qui prédit la fin des sociétés, leur décadence, leur plongée dans la turpitude... avec l'idéalisation des temps anciens et inévitablement vertueux.

Mais le Christ ne nous a pas demandé d'être les repères moraux du monde ou d'examiner la qualité des institutions politiques ; c'est l'affaire des citoyens que nous sommes tous. A l'inverse, comment être le sel de terre, le levain dans la pâte ... voilà notre mission de chrétien et la mission de l'Eglise. Surtout, il y a une véritable obligation d'être la Pâque de ce monde, de le prendre dans ses misères et de le mener à la Grâce. Pour prendre une situation concrète, la souffrance du divorcé est une chance pour nos communautés chrétiennes et elle nous enrichit d'autant plus qu'il sera pleinement accueilli.

Ne devrions-nous pas penser que Jésus de Nazareth nous dirait aujourd'hui : « les divorcés et les femmes qui se font avorter, seront avant nous dans le Royaume » ? La seule référence scripturaire qui me vient à l'esprit sur ce sujet est dans l'évangile de Luc (XI, 46) : « Malheur à vous aussi, maîtres de la loi ! Vous mettez sur le dos des gens des fardeaux impossibles à porter, et vous-mêmes, vous ne touchez même pas ces fardeaux d'un seul doigt ».

Le mariage catholique.

Il n'est pas utile de faire de longs développements quant à l'histoire et à la théologie du sacrement de mariage dans l'Eglise catholique. Simplement, il faut indiquer quelques repères qui nous permettent de relativiser des certitudes que nous pourrions penser éternelles. Cette démarche n'enlève rien à la valeur intrinsèque du sacrement de mariage dans notre Eglise.

Durant le premier millénaire de l'histoire de l'Eglise, le mariage, institution civile fondatrice de toutes les sociétés, était vécu comme une démarche normale, sainte entre deux baptisés, mais n'était pas considéré comme un sacrement au sens strict. Il faut attendre le 12ème siècle pour que l'Eglise mette officiellement le mariage comme l'un des sept sacrements.

L'indissolubilité comme la monogamie sont d'abord fondées en droit naturel et non pas sur le Nouveau Testament. Bien plus, durant tout le Moyen Age, on s'empoignera sur la question de la

nature du mariage : est-ce un contrat (dans la ligne du droit romain) ou une cohabitation (tradition du droit germanique) ? Les historiens soulignent que le mariage religieux est resté minoritaire jusqu'au 16^{ème} siècle, la population se mariant selon les coutumes locales.

Ce sont le concile de Trente et la Contre Réforme qui donneront au mariage catholique les traits qu'on lui connaît actuellement. Le mariage sacramentel devient un contrat solennel : il existe au moment précis de l'échange des consentements devant un ministre du culte autorisé. Bien plus, il n'existe plus d'autres formes du mariage que le mariage sacramentel. Tout baptisé peut demander un mariage sacramentel, sans autre condition, et tout mariage entre deux baptisés est automatiquement sacramentel.

On perçoit ainsi combien l'Eglise catholique de la Contre Réforme a bétonné l'institution matrimoniale : quiconque se marie, ne peut se marier qu'à l'église ; de ce fait, son mariage sacramentel est soumis à la juridiction de l'Eglise. C'est d'ailleurs ce mariage sacramentel qui lui ouvre les effets civils du mariage. Cette situation existe encore aujourd'hui dans certains pays d'Amérique latine.

Le siècle des Lumières va contester ce monopole de l'Eglise catholique ; outre le divorce, le pouvoir civil inventera un mariage civil qui seul peut donner naissance aux effets civils du mariage. On décléricalise l'institution matrimoniale.

La situation actuelle, sur le terrain, nous contraint à gérer deux mariages : le civil qui peut apparaître comme simple formalité administrative et le religieux qui est perçu comme le seul engagement véritable.

Le moindre des paradoxes est de constater, devant l'augmentation du nombre de couples qui vivent hors mariage, que ce sont les milieux catholiques qui prônent la valeur du mariage civil.

Le baptême étant la seule condition pour un mariage sacramentel, on prépare au sacrement de mariage des couples parfaitement incroyants.

Il y a des situations totalement contradictoires : le mariage civil est indissoluble pour les non baptisés (car l'indissolubilité est fondée en droit naturel), tandis qu'il n'a aucune valeur s'il s'agit de baptisés (le cas de l'infante d'Espagne Letizia est typique). Mais néanmoins il retrouve de la valeur lorsque le divorcé baptisé se remarie au civil (selon certains à Rome et ailleurs, le mariage civil lui interdit l'accès aux sacrements, comme s'il était excommunié).

Les Eglises chrétiennes sœurs ont des positions théologiques et pastorales qui leur posent moins de difficultés. Pour des motifs théologiques généraux, les Eglises issues de la Réforme ne font pas du mariage un sacrement. Le divorce est admis. Elles mettent en évidence, conformément à Saint Paul, le caractère symbolique du couple comme le signe visible de l'union du Christ et de l'Eglise.

Dans les Eglises orthodoxes, certes le sacrement n'est administré qu'une fois. L'économie de la charité autorise le divorce. Surtout, ce n'est pas le contrat qui fait le sacrement de mariage, c'est l'acte liturgique du « couronnement » des époux qui confère au mariage la dignité de sacrement.

Depuis quelques décennies, des théologiens et canonistes catholiques proposent des solutions pour sortir de l'impasse. Les uns poussent à faciliter les procédures canoniques de constat de nullité du sacrement (aux Etats-Unis d'Amérique, les officialités prononcent 60.000 sentences de nullité, ce qui serait 100 fois plus proportionnellement que les officialités belges !). D'autres poussent à créer, pour les baptisés, un mariage religieux qui ne serait pas sacramentel. D'autres envisageraient de ne conférer le mariage sacramentel qu'à des couples « stabilisés », après de nombreuses années de vie conjugale.

Au niveau de la hiérarchie catholique, rien ne semble vouloir bouger d'autant plus que l'on veut imposer une discipline uniforme à l'ensemble de l'Eglise, quels que soient les pays, les cultures, les continents. Il est évident qu'un changement ne passera que par une décentralisation de l'Eglise catholique.

Lorsque les chrétiens sont confrontés au changement, s'ils veulent rester fidèles à l'Évangile, ils doivent retrouver leurs racines profondes pour proposer des solutions qui soient innovantes et néanmoins dans la ligne de leur tradition.

Il me semble que le christianisme a posé clairement le principe de l'autonomie du temporel. Maintenir un mariage religieux en concurrence avec un mariage civil n'est plus une solution d'avenir si l'on veut sortir d'une chrétienté mourante. C'est également indispensable si l'Église veut s'acculturer aux sociétés des continents non européens. Est-il vraiment utile que les peuples d'Extrême Orient ou d'Afrique deviennent des adeptes du droit romain lors de leur mariage ?

Le second axe de la réflexion tient à la nature du sacrement. D'une façon générale, les théologiens catholiques essayent de se dégager des aspects « magiques » des sacrements. Il faut en revenir à des conceptions saines du sacrement (ce n'est pas révolutionnaire, il suffit de s'imprégner de saint Thomas d'Aquin).

La réalité signifiée est l'union mystérieuse du Christ à son Église. L'expérience spirituelle de saint Paul est marquée par une chose curieuse : tous les chrétiens font la même expérience du Christ mort et ressuscité, qu'ils aient ou non vécu avec Jésus de Nazareth. C'est tout à fait anormal : logiquement, il aurait dû y avoir prééminence de ceux qui avaient vécu avec Jésus, avant sa mort. Cette mystérieuse union du Christ avec les chrétiens, saint Paul en voit un signe, un symbole dans le couple. La fusion dans l'autonomie - dirait-on aujourd'hui - telle qu'elle est dans le couple, voilà le signe visible de l'union mystérieuse du Christ et de l'Église. Dans la mesure où le couple humain vit cette union, il devient signifiant du couple Christ-Église. C'est ce signifiant qui devient sacrement dans l'Église catholique. Il faut bien voir l'articulation de la trilogie signe-signifiant-signifié. On notera également que ce qui est signe signifiant, ce n'est pas le mariage, mais le couple.

Ceci n'est toujours que l'application du fondement du christianisme, à savoir la primauté de l'amour dont la source est en Dieu. Et donc, tous les couples humains découlent de cet Amour primordial et tout imparfaits qu'ils soient, ils reflètent quelque chose de la fusion du Christ et de l'Église, que ces couples soient mariés ou non, divorcés ou non, hétérosexuels ou non. Certes, dans bien des cas, il n'y a pas de sacrement au sens strict, mais tous nous montrent quelque chose de la réalité divine et à ce titre, ne peuvent être rejetés par nos communautés.

C'est d'ailleurs l'expérience que nous faisons quotidiennement dans nos rencontres avec des couples : il y a des couples formidables chez les non mariés, chez les divorcés, chez les homosexuels... En reconnaître la valeur spirituelle et théologique, son apport pour nos communautés ne dévalorise nullement l'éminence du sacrement. De même, mettre l'Eucharistie au sommet de la vie chrétienne n'implique pas que les autres prières n'aient plus de place dans la vie chrétienne.

Ce chapitre – un peu long – avait pour objectifs de donner de la valeur à tous les couples, de relativiser notre propre tradition et de casser nos murs intérieurs. Si par hasard, l'Église catholique entamait une évolution, il y aurait lieu d'être surpris, mais pas inquiet. On ne voit pas comment faire pire que la situation actuelle !

Approches pastorales

Le charme de s'engager au service des couples, est son utilité. Tout ce qu'on fera pour les couples sera bienvenu, tant sur le plan humain que religieux. Les deux plans sont intimement mêlés et l'un ne peut s'atteindre sans l'autre et vice versa. Le chimiquement pur n'existe pas en la matière. Et puis, c'est tellement conforme à la tradition catholique qui veut que le salut ne soit pas dissocié du sauvetage.

De plus, le surinvestissement affectif que nos sociétés connaissent, produit un effet positif : tous les couples veulent réussir leur relation, veulent être fidèles et durer jusqu'à la mort. Les

séparations sont des échecs et sont ressenties comme tels. Nous portons de l'eau à des gens qui ont soif et en définitive, on peut se féliciter du succès remporté par les week-ends, journées, soirées de rencontre entre les couples.

Pour les animateurs enfin, nous recevons autant que nous donnons. Il s'agit de donner son vécu de couple, pas des conseils ou des sermons. Et à ce titre, il n'y a pas de débutants ou d'expérimentés.

Une première réflexion conduit à ne pas cloisonner le couple dans une pastorale spécialisée, comme celle des prisons ou des hôpitaux. Au contraire, la préoccupation du couple doit être présente dans toute la démarche pastorale au même titre que la lecture de la Parole, la catéchèse ou les sacrements... En effet, le couple et/ou la famille sont les acteurs centraux auxquels s'adresse toute la mission d'évangélisation ou de christianisation. A toutes les périodes de sa vie, l'être humain est confronté à une transformation où sa personnalité sexuée tient une place déterminante. Les choix de vie, de sens, d'engagement de l'individu sont dépendants en partie de cette histoire.

Cette situation est d'autant plus vraie que nos contemporains mettent le couple et la famille comme première valeur à réussir dans leur vie. Il s'agit, pour nos communautés chrétiennes, d'en tenir vraiment compte. Nos attitudes pastorales sont souvent marquées par une vue « instrumentalisée » du couple : on ne s'en inquiète que lorsqu'on cherche une maman catéchiste ou lorsqu'on pose la question de la transmission des valeurs et des repères.

Certes, sur le plan de l'objet matériel, la pastorale du couple et de la famille s'étend à toutes les activités humaines, de l'enfance à la vieillesse. De ce point de vue, les pasteurs touchent constamment des couples, des parents, des veuves, des séparés divorcés, ... Le plan d'attaque est cependant plus limité : il s'agit d'atteindre les couples en tant que couple, dans ce dynamisme particulier qui conditionne la totalité de l'existence humaine. Même dans les rencontres avec des personnes « seules », la dimension « conjugale » est présente souvent de manière confuse : blessures d'une séparation, aspiration à trouver l'âme sœur, solitude souffrante... Cette seconde réflexion souligne qu'il ne faut pas seulement s'occuper des couples, mais qu'il faut s'en soucier en tant que couple.

Sur le terrain, on constate que de nombreux couples sont dans des équipes de type conjugal ; beaucoup de couples ont participé à des week-ends de retraite, d'approfondissement du dialogue... Je suis frappé de l'ignorance de ces richesses dans le chef des acteurs pastoraux. Faire l'inventaire de la richesse du terrain apparaît comme une nécessité pour les engager à continuer le chemin de progression du couple. De même, il serait utile de dégager un acteur pastoral pour qu'il se charge plus particulièrement des couples présents dans un territoire délimité. Il s'agit, en quelque sorte, d'un ministère à créer, mais qui, au mieux, serait au cœur d'une évangélisation véritable et qui, de toute façon, travaillerait utilement à humaniser les cellules familiales.

De tout ce qui précède, on aura compris mon attachement à prendre en charge tous les couples, de toutes les sortes, ayant vécu tous les échecs, toutes les réussites... Rien ne me paraît plus contraire à l'esprit de l'Evangile que de réduire nos communautés à un club sélect de couples qui ont réussi leur mariage et qui campent ainsi sur leurs mérites. Le chemin est ici bien long pour changer nos mentalités. Le Christ ne nous a pas envoyés défendre les repères sociaux, ni même promouvoir les valeurs. Notre Bonne Nouvelle est salut et sauvetage pour tous. Ne nous trompons pas de combat : l'objectif n'est pas d'imposer, ni même de proposer la bonne famille chrétienne fidèle et unie. Tant mieux lorsqu'elle existe (c'est d'ailleurs l'aspiration de beaucoup de couples et il faut y travailler), mais l'humanité du visage de Dieu dans le Christ se dévoile aux visages humains, tantôt rayonnants, tantôt déformés.

Pour conclure, je ne résiste pas au plaisir de citer Pascal (Pensées 208 dans Lafuma) : « *Car elle (la religion chrétienne) apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la divinité même qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché, et qu'elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par*

cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire mais sans désespérer, et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler... »

Plaise à Dieu que nous ne fassions ni l'ange, ni la bête, que nous soyons à la recherche de notre humanité, donnant la main à notre conjoint aimant et aimé, le regard fixé sur le Christ, vrai visage humain de Dieu.

ÊTRE PROCHE : ART NOUVEAU OU BESOIN URGENT ?

Michel Kesteman

« Qu'est-ce que le soin ?
L'expression active de mon humanité »
Philippe Svandra¹

A l'heure des familles à cinq générations², il est temps de « réinventer la solidarité de proximité ». Nous avons donc ouvert le Manifeste de proximologie réalisé par Hugues Joublin de la société Novartis.³ A défaut d'être des professionnels, peut-être y deviendrons-nous des proches, des prochains, des pro-actifs, prévenus et préventifs, créatifs et soutenus dans leur créativité et leur solidarité pratique et continue. Il est opportun de creuser cette idée, car « une idée est une ressource exactement comme un bâtiment ou un million de dollars. Il faut la gérer comme une trésorerie. »⁴ Nous allons donc essayer de la situer dans un contexte évolutif, de l'appréhender, de l'approfondir de proche en proche. L'enfance de la proximité nous conduira à la santé et au bien-être : le mieux-être est à notre portée à condition de prendre soin de notre manière de prendre soin largement, profondément, continûment. Il faut savoir se centrer sur le cœur de la relation, sans oublier l'entourage qui accueille et favorise. En même temps, on doit constater que notre société semble génératrice d'indifférence au voisinage, au point que Marcel Frydman, professeur de psychologie sociale à l'Université de Mons Hainaut nous interroge : « Un homme s'effondre en rue. Vous arrêterez-vous ? »⁵ Mais aussitôt nous lisons la réflexion d'un autre penseur, professeur à l'ULB, Nicolas Coulobaritsis qui sous-titre sa réflexion sur la proximité : « En quête de nouveaux rapports de l'homme avec soi-même, les autres, les choses et le monde. »⁶

Proches

« Le proche , c'est celui qui compte, dans la mesure où il se distingue de l'ensemble des autres. C'est aussi celui qui suscite, du plus profond de notre humanité, le sentiment étrange de lui être *redevable*, dans un complexe relationnel difficile à percer. »⁷

Les premiers proches, forcément, sont les membres de la famille : conjoint, parents, enfants, fratries. Des études portant sur le lien parent-enfant lors d'une maladie chronique d'un enfant ou lors de difficultés familiales indique que les premiers sollicités ou touchés par cette situation sont logiquement ces proches : sans évoquer en soi la situation des familles recomposées ou en recomposition comme telles, on constate la problématique de l'enfant parentifié par substitution ou par opportunité, les couples instrumentalisés, aliénés ou perturbés par ces événements exogènes provoquant un mal endogène. A l'inverse, on observe la débrouille des familles, la résilience de certains individus, l'adaptabilité surprenante de certains. En tout cas, le destin des proches doit être

¹ SVANDRA Philippe, **Pour une éthique soignante. L'approche par l'agir compassionnel**, dans Perspective soignante, 2003 (16), 62-79.

² ARFEUX-VAUCHER Geneviève, **Des familles à cinq générations en France**, dans Gérontologie et société, FNG, 2002, 11.

³ JOUBLIN Hugues, **Réinventer la solidarité de proximité. Manifeste de proximologie**, Paris, Albin Michel, 2005. Voir aussi : www.proximologie.com et La lettre de proximologie qui y est disponible.

⁴ DE BRABANDERE Luc, entretien avec Dominique BERNS, Le Soir 28-29/5/2005 ; **Le management des idées**, Paris, Dunod, 2002²; (avec Anne Mikolajac), **Le plaisir des idées**, ibidem, 2002³ : (avec Stanislas Deprez), **Le sens des idées**, ibidem, 2004.

⁵ Le soir 22/8/2005 et **Violence, indifférence ou altruisme ? Pour une véritable accession à la citoyenneté**, Paris, l'Harmattan, 2005.

⁶ COULOUBARITISIS Lambros, **La Proximité et la question de la souffrance humaine**, Ousia, Bruxelles, 2005.

⁷ JOUBLIN, 26.

pris en compte avec sérieux. Etre proche, rester proche peut être une aventure, souvent passionnante, parfois essentielle, avec le risque à la clé d'être conduit là où l'on ne pensait pas aller. »⁸

alentour : le soin prochain

L'article que j'ai consacré dans la revue *Perspective soignante* à l'entourage aborde la question du soin, celui que l'on donne au malade, celui qu'on prend de ses proches, celui qu'on prend pour soi et ses affaires.⁹ Les soignants croient savoir ce dont il s'agit puisqu'ils en font profession, mais ils doivent apprendre des soignés et des « burn-out » où ils se sentent dépassés ou « pètent les plombs » que le soin n'est pas ce que l'on croit, malgré toute la compassion dont on peut être pris, toute la technicité qu'on a apprise ou le professionnalisme dont on est capable. Soigner ne s'arrête pas aux actes thérapeutiques où l'on pense pouvoir guérir (*to cure*), mais englobe le bien-être du patient (*to care*) jusqu'au seuil de la mort : il faudrait oser établir un plan de soin et de décès (*death and dying*) comme le font certains services de soins intensifs, non pas pour ordonnancer la mort et l'agonie, mais pour préparer le malade à vivre l'extrême de sa vie, préparer ses proches à l'assumer et les soignants à accompagner les uns et les autres.

On rejoint alors la démarche à laquelle les soins palliatifs se sont accoutumés dès lors qu'ils ont perçu qu'à défaut de guérir on peut être attentif à la qualité de vie du temps qui reste et à la qualité de temps de la vie qui reste, tant du côté des patients que de ceux qui sont en relation avec eux : lutter contre la douleur d'une part, lutter contre le déni ou l'oubli d'autre part : la mort est une partie de la vie, le soin n'est pas requis qu'aux malades. Il y a donc plus de soin requis qu'on n'en prend usuellement, à plus de gens qu'on ne le croit, en commençant par soi-même. Cette culture soigneuse qui n'est pas « soi-niante », invente le « nous soignant », l'ensemble entretenu et vécu de ceux qui, chacun à leur tour ou ensemble, interagissent pour un mieux-être dont l'un ou l'autre sortent grandis dans leur corps, dans leur tête ou dans leur cœur. Ils tissent ainsi un tissu de significations (cela donne du sens) et un tissu de satisfactions (on a du plaisir à vivre cela comme cela, même comme cela, ou surtout comme cela).

De proche en proche, on prend soin du parent ou de l'enfant, du conjoint ou du voisin aidant, l'aidant naturel ou l'aidant familial (*carer ou caregiver*) dont les anglo-saxons ont perçu l'importance, et ont envisagé et organisé le soutien mutuel voire professionnel, ou dont les néerlandophones (*mantelzorger*) ont financé les prestations bénévoles. Le défi est sans doute aujourd'hui d'en élargir la perspective, car il nous faudra plus d'adjuvants de ce type, pourvu qu'on les prépare à cette activité (savoir faire et savoir être), qu'on les soutienne face aux usures et crises que cela entraîne, qu'on les aide à développer les gestes et attitudes qui sauvent, préservent, donnent répit, permettent de trouver satisfaction dans une action qui ne répond pas toujours aux critères de l'efficacité rêvée puisqu'il faut faire place à l'impuissance, à l'échec ou à la réorientation de l'action « gratuite » mais essentielle. L'humanisation de la fragilité et de la maladie est à ce prix.

Nous aimons citer et re-citer Walter Hesse, infirmier et pédagogue, quand il précise :
« Une pratique soignante de qualité est celle qui prend du sens dans la situation de vie de la personne soignée et qui a pour perspective le déploiement de la santé pour elle et son entourage. Elle relève d'une attention particulière aux personnes et est animée par le souci du respect de celles-ci. Elle procède de la mise en œuvre cohérente et complémentaire des ressources dont dispose une équipe de professionnels et témoigne des talents de ceux-ci. »¹⁰

⁸ JAMOULLE Pascale, **La débrouille des familles**, Bruxelles, De Boeck, 2002 ; KESTEMAN Michel, **Familles d'enfants « gravement » malades : la débrouille**, Bruxelles, CIL, 2005 ; **Circuler sa vie : un canal-santé qui tisse les liens**, Bruxelles, Canal-santé, 2005.

⁹ **alentour le soin prochain**, dans *Perspective soignante*, 2005 (22),6-15.

¹⁰ HESBEEN Walter, **La qualité du soin infirmier. Penser et agir dans une perspective soignante**, Paris, Masson, 1982, 2000², 55.

Nous pensons que cela peut être élargi à tous les intervenants bénévoles et volontaires qui, par obligation familiale ou par choix civique, se sont inscrits dans la même perspective de soin de santé ou de soin social.

Pour aller au-delà de l'incitation évangélique (dans l'épisode du bon samaritain) de se faire prochain de l'autre homme en état de besoin et de la moralisation à laquelle cela peut conduire, si on ne veut pas y prendre garde¹¹, je pense qu'il faut qu'une société d'humanisation et de solidarité développe des dispositifs sociaux de soutien à ceux qu'elle met en première ligne en les invitant à prendre toutes leurs responsabilités de manière exposée. En d'autres termes, la prévention éthique doit accompagner l'interpellation éthique : le principe doit s'appuyer sur une pratique soutenue et donc soutenable.

Nul ne peut tenir dans la distance héroïque s'il n'est soutenu dans le quotidien pratique. La proximité quotidienne est donc requise à la réalité de la proximité prétendue ou exigée. C'est là qu'on attend d'emblée la complémentarité du « socius » et du prochain à laquelle invitait Paul Ricoeur : la proximité n'est possible dans la relation courte que parce qu'elle débouche ou s'appuie sur des dispositifs de l'ordre de la relation longue, sociétale, où des mécanismes de solidarité et de redistribution des ressources, comme la sécurité sociale, permettent au plus grand nombre d'être soutenus ou moins exposés.

Proximité

Qu'en est-il de la « proximité » entre deux êtres humains confrontés à la maladie ou à la dépendance, au XXI^e siècle ?¹² En effet, dans une époque qu'on a dit individualiste, quand d'autres s'étaient écrié que le militantisme était mort, on a vu apparaître des formes nouvelles de proximité et de solidarité, comme s'il y avait un art nouveau d'être proche, même à distance, même à temps partiel, même en relais. La proximité a sans doute plus d'un modèle : pourquoi serait-elle uniquement ce que l'on a expérimenté et reproduit ? Ne peut-elle pas être ce qu'on invente aujourd'hui : proximus n'est-il pas le nom choisi par une entreprise téléphonique pour dire son objectif : pas seulement un voisinage, ni un réseau à longue distance mais l'opportunité de se rejoindre, de se relier, de se parler, de se soutenir entre proches, même de loin¹³. Une étude américaine souligne que des parents résidant à plusieurs heures de voiture, 700 km même, n'hésitent pas à faire une visite mensuelle à leur proche pour assurer transport, cuisine, courses, soin de support, avec un total moyen de 22 heures mensuelles consacrées à ce proche. Pour ce faire, 44 % d'entre eux ont dû adapter leur activité professionnelle et 36 % ont dû s'absenter du travail¹⁴.

Proxémique

Edward T.Hall¹⁵ est un des premiers à s'être étonné des distances singulières que les gens créent, maintiennent ou récréent entre eux. Les cultures du Nord et du Sud se distinguent en effet par la façon dont on se comporte en société : se prend-on par le bras ? à quelle distance parle-t-on ? Il ne faut donc pas conclure trop vite : « ce sont des proches » si dans leur culture deux êtres se parlent en se tenant par le bras, ni à l'inverse : « qu'il sont froids » s'ils se parlent à distance, de la même façon

¹¹ Friedrich NIETSCHE aurait parlé ici de « moraline » suivi ici par Edgar Morin et Franz-Olivier GIESBERT de « moralette ».

¹² JOUBLIN, 20.

¹³ Je suis revenu sur cette problématique avec Etienne MONNIER, **Bénévoles et rémunérés : tous professionnels ?**, dans Pensée plurielle, 2005/1 (9) 55-60 en référence à l'analyse de TOZZI Michel, **Militer autrement**, Bruxelles-Lyon, Vie Ouvrière- Chronique sociale, 1985.

¹⁴ Enquête MetLife Mature Market pour la National Alliance for Caregiving : www.caregiving.org et www.maturemarketinginstitute.com et La lettre de la proximologie, octobre 2004 (26),4.

¹⁵ HALL Edward Twitchell, **La dimension cachée** (Points), Paris, Seuil, 1971 ; **Le langage silencieux**, ibidem ; Cette analyse du langage de l'espace et des bulles personnelles caractéristiques des différentes cultures rejoint la grammaire de la vie quotidienne d'Erving GOFFMAN, **La mise en œuvre de la vie quotidienne**, Paris, Editions de Minuit, 1973.

qu'il est des familles où l'on se vouvoie, d'autres où l'on se tutoie. Question d'espace, mais aussi de temps, de culture, de modes de communication.

La question se pose à nos contemporains du monde encombré et hyperactif que nous connaissons où les gens vivent entre plusieurs lieux dans des réseaux à la fois fugaces et tenaces : quelle est la distance à tenir avec autrui, quelle est la proximité à développer à leur égard ? Le paradoxe veut en effet que des lointains peuvent être très proches l'un de l'autre par médias interposés, à l'heure d'Internet et du téléphone portable favorisant un contact quotidien à distance, au moment où d'autres n'hésitent pas à faire des trajets importants pour soutenir un proche atteint par la maladie ou une difficulté familiale. A côté des 700 km à l'échelle américaine, nous connaissons des personnes qui font 300 km ou même davantage pour rejoindre de Paris des parents malades dans le Sud ou même en Belgique. Comme le balisage de la douleur, le balisage de la distance est une notion relative, mesurable.

La notion de proxémique¹⁶ part de l'idée que si la langue est un système offrant structure et régularité et organisant un nombre limité de signes identifiables, il faut en observer l'usage, en faire l'inventaire après avoir trouvé un mode de transcription. Photographier les groupes humains, entendre les observations spontanées sur des convenances permet de saisir les limites du supportable et du dicible. La langue de l'espace, la langue de la proximité et de la distanciation s'analyse de même manière. Des situations expérimentales provoquées, des entretiens structurés, le témoignage non sollicité de la littérature permettent de saisir pourquoi il est difficile à certains de répondre à la question : « où allez-vous pour être seul ? ». Si « être seul, c'est, pour eux, être fou, l'homme normal vivant au milieu et avec les autres », la question est alors traduite par eux en : « où allez-vous pour être fou ? », ce qui leur paraît pour le moins étrange. Mais notre « Tu m'écoutes, dis ? » indique lui aussi que même quand nous écoutons, nous pouvons donner l'impression à l'interlocuteur d'être ailleurs simplement parce que nous l'écoutons autrement qu'il le voudrait : par exemple en ne le regardant pas...ou en maintenant une distance : respect, froideur, indifférence ?

Il n'est pas sans intérêt de reprendre ici le texte tiré du livre *Walden* de Thoreau, un des grands auteurs américains cité par Hall : il écrit à propos de sa petite cabane et de son influence sur sa conversation :

« Nos phrases ont besoin d'espace pour déployer et réformer leurs colonnes dans les intervalles de la conversation. Comme les nations, les individus doivent posséder leurs frontières, naturelles et largement calculées, et même un terrain neutre pour les séparer les uns des autres... Dans le cas des bavards invétérés et des bruyants causeurs, la promiscuité est admissible jusque dans le coude à coude et la rencontre des haleines. Mais dès que la conversation implique réserve et réflexion, le besoin se fait sentir d'une distance qui puisse neutraliser toute cette chaleur et cette moiteur animale. »

Reprenons ce texte en pensant aux espaces hospitaliers ou sociaux, chambres, salles d'attente, salles de détente qui accueillent patients et familles :

« Nos échanges ont besoin d'espace pour déployer les intervalles de la conversation. Comme les nations, les individus doivent posséder des frontières, naturelles et largement calculées, et même un terrain neutre pour les séparer les uns des autres... Dans le cas des bavards invétérés et des bruyants causeurs, la promiscuité est admissible jusque dans le coude à coude et la rencontre des haleines. Mais dès que la conversation implique réserve et réflexion, le besoin se fait sentir d'une distance qui puisse neutraliser toute cette chaleur et cette moiteur animale. »

Mais reprenons-le encore en nous mettant dans la situation du patient faisant l'objet de soins de longue durée et ramené à la maison :

¹⁶ Hall, Proxémique, dans WINKIN Yves (alii), *LA Nouvelle Communication* (Points, essais), Paris, seuil.,1981, 2000²,191-221

« Ses échanges ont besoins d'espace pour déployer les intervalles de la conversation... et de la respiration. Comme les nations, les personnes doivent bénéficier de frontières, soit naturelles et largement calculées, soit organisées pour les préserver, et même un terrain neutre pour les séparer les uns des autres... Maladie, mal-être et fatigue font que les bavards invétérés et les bruyants causeurs, rendent la promiscuité souvent difficilement admissible. Leur confort pour poursuivre la conversation avec eux-mêmes, autant que repos, réserve et réflexion, fait sentir le besoin d'une distance qui puisse neutraliser toute cette chaleur et cette moiteur, cet envahissement qui ne leur permettrait pas de trouver dedans l'espace qu'ils ne peuvent occuper au-dehors. Mais encore, il ne faut pas que le prétexte de les préserver les garde à distance de la vie, sans qu'une fenêtre, une porte ouverte, un moment de contact organisé avec la régularité suffisante qui rassure et la fantaisie qui procure et signifie la vie le maintienne dans le cours d'une existence qui n'est pas uniquement programmée et préoccupée de soi. »

L'étude des bédouins nomades ouvre les yeux sur des vies qui ne sont pas définies par des espaces fixes mais dans une organisation dynamique des espaces de vie, territoire et habitat. Peut-être a-t-elle quelque chose à apprendre aux contemporains urbains de l'intercontinental, des échanges internationaux Erasmus et de l'architecture mobile de familles recomposées : être de plusieurs lieux et de plusieurs territoires, de plusieurs familles et de plusieurs fratries, d'un hôpital et d'une école à la fois peut se faire et s'apprendre si on en prend le temps, l'espace et les repères, et qu'on se les dit, qu'on se les montre, qu'on les habite. Il est clair que l'observation de Hall n'est pas sans importance « Le fait de considérer comme mouvant ce que d'autres considèrent comme fixe peut être à l'origine de sérieux problèmes ». On ne déplace pas le mobilier d'un autre. On ne bloque pas la mobilité d'un autre. On vous prie de garder vos marques, votre place. Voilà trois principes, presque incompatibles que nos vies nous amènent à transgresser : comment se parler si on ne peut se toucher, se voir, au risque de « ne pas se sentir » ? comment veiller à ce que la distance suffisante soit maintenue pour raison d'hygiène physique ou affective, ou de distance critique suffisante pour l'observateur ou le thérapeute ?

Les infirmières pratiquant alternativement en hôpital et à domicile ont vite appris du langage situationnel que si d'un côté elles sont chez elles (leur service), de l'autre elles sont chez le patient, et qu'il faut négocier l'accès et l'usage de la chambre du patient avec ses proches. De même, les clowns relationnels ont perçu qu'il fallait négocier leur entrée dans la chambre du patient pour ne pas le déposséder de sa bulle : « on peut entrer ? ». Leur parcours ferait confirmer ce que le philosophe Peter Sloterdijk, parti d'une conception sphérique d'un monde centré en bulles séparées, a commencé à entrevoir et qu'il nous faut apprendre à vivre : les bulles ne sont pas uniquement disjointes et particulières, elles peuvent être en tout cas par moments simultanées, cohabitantes, communes. La partition du monde n'est pas toujours exclusive. Elle peut être inclusive, suscitant des interférences,

Proximologie

Nous l'avons dit, la firme Novartis-France a investi dans une recherche permanente sur les différents aspects de la proximité opérationnelle à l'égard des malades. Pourquoi donc ? La démarche de Novartis-Joublin a trois motifs :

- Thérapeutique,
- Compassionnelle,
- Economique.

Elle veut comprendre quel est l'impact sur les soins des proches ; ce qui motive les gens à s'occuper d'autres et comment les y associer ou encourager. Enfin, quel est l'impact de ces soins non rémunérés et quel effort économique devrait être porté par la collectivité pour le stimuler, partant de l'idée que cette prestation coûterait plus cher et serait difficile à organiser sur la totalité du territoire avec des structures professionnelles. Cette démarche s'incarne dans des études sociologiques et biomédicales qui analysent différents contextes de développement d'appel à l'entourage, dans un livre et dans une revue mensuelle qui suit la littérature à ce propos.

Relevons quelques témoignages : selon le Dr Eric Serra psychiatre et responsable de la consultation de la douleur au CHU d'Amiens, « Toutes les maladies chroniques ont un fort impact sur la qualité de vie et sur les relations familiales. » C'est particulièrement vrai en cas de douleurs persistantes qui questionnent l'entourage et peuvent provoquer des réactions disproportionnées ou inadéquates : on passe de la sympathie au trop-plein d'aide qui aggrave la situation ; l'incompréhension peut devenir désintérêt et négation. L'explosion n'est pas toujours absente.

L'accompagnant voudrait aussi être reconnu dans son vécu, voire dans son mal-être : lui aussi peut être fatigué, malade, énervé. D'autre part, « seul celui qui souffre est expert de sa propre douleur », parce que l'échelle de la douleur n'est pas identique pour tous, parce qu'à certains moments un phénomène infinitésimal est plus douloureux qu'une action franche : un souffle de vent, l'effleurement d'une cicatrice parfois, selon le Dr Serra ¹⁷.

Une enquête de l'association française des polyarthritiques¹⁸ indique que les proches sont très présents mais parfois très décalés : 72 % des malades disent avoir été aidés par un entourage qui manifeste souvent une surestimation de la douleur au point que 44 % des malades en sont agacés. La moitié constate une perturbation de la vie familiale au point que 5 % estiment le dialogue impossible et 29 % le trouvent difficile. La nature des perturbations a été identifiée : « isolement social, conflits conjugaux, diminution des relations sexuelles, irritabilité, anxiété, ressentiment et sensation de dépendance de la personne qui souffre à l'égard des autres membres de la famille » ou encore lombalgies chroniques, comportement colérique et réduction des loisirs ou moindre franchise dans les relations familiales. ¹⁹

Les enfants demandent une attention particulière, d'autant plus que le nombre croissant de familles monoparentales les place devant des responsabilités nouvelles qui ne sont pas forcément à leur taille. Diane T. Marsh, professeur de psychologie à Pittsburgh parle de cette vulnérabilité particulière des enfants en ces termes :

« Comparés aux adultes, les enfants ont moins d'aptitudes et de stratégies d'adaptation, sont plus dépendants des personnes de leur entourage et ont moins de défenses psychologiques. En outre, compte tenu que les premières étapes du développement sont les bases des progrès ultérieurs, tout retard ou perturbation du développement de l'enfant peut avoir des conséquences à long terme, y compris les séquelles de problèmes non résolus (...). »

Comment faire pour que ces enfants ne gardent pas pour eux la souffrance sans oser requérir de l'aide ? Comment faire pour qu'ils ne culpabilisent pas, en particulier sous la forme du « syndrome du survivant ». Les enseignants en particulier se disent confrontés à une forme de phobie scolaire développée chez ceux qui sont mobilisés par les tâches ménagères ou d'assistance pour suppléer au parent malade ou au parent absent pour cause de suivi d'un autre enfant hospitalisé ou en soins

¹⁷ La lettre de la Proximologie, mars 2004 (20), 2 et l'étude TRIDENT sur le retentissement familiale des douleurs neuropathiques.

¹⁸ Ibidem, 3 et www.polyarthrite.org : l'étude de base sur 14000 réponses (7702 malades, 2834 entourants, 1918 médecins).

¹⁹ Ibidem, 4 ; en référence aux études de SNELLING J., **The effect of chronic pain on the family unit**, J Adv Nurs, 1994 (19), 543-551; SCHWARTZ (alii), **Depressions in spouses of chronic pain patients : the role of patient pain and anger and marital satisfaction**, dans Pain 1996 (44), 61-67; KOOP (alii), **Difference in family functioning between patients with chronic headache and patients with chronic low backpain**, dans Pain, 1995 (63), 219-224.

continus.²⁰ La majorité des étudiants de l'Université de Palm Beach interrogés sur cette situation l'estiment gênante pour le travail scolaire.²¹ Une étude anglaise récente situe la moyenne du jeune aidant à 12 ans, 54 % vivant en famille monoparentale, avec des tâches allant du travail ménager aux soins intimes (pour 20 % de ceux-ci) et conduisant 33 % de ceux-ci à manquer l'école en raison du rôle d'aidant familial qu'ils assument, d'autant plus que 25 % d'entre eux n'ont pas ou peu d'aide extérieure. Il serait donc plus qu'utile de créer des réseaux d'appui ou de repérage, suite par exemple au signalement par le service social hospitalier, ainsi que des possibilités d'aménagement des horaires de cours ou d'accès aux bibliothèques.²² Les démarches qui s'imposent pour la réinsertion de l'enfant malade devraient donc être aussi envisagées pour le retour en milieu scolaire de l'enfant aidant, après une période d'absence prolongée ou de présence lacunaire. Le réflexe de certains enseignants et même de certains parents : « c'est son problème ! » témoigne d'un rare aveuglement et passe à côté de l'opportunité de travailler sur une pédagogie de la solidarité et de la réalité avec un groupe ou une classe.

Les parents ne seront pas oubliés : ils ne sont pas que des visiteurs préoccupés en hôpital mais des partenaires privilégiés du soin fait à leur enfant. Les mentalités hospitalières ayant évolué, ils ont trouvé une place croissante au point que la grande majorité (95%) peuvent avoir une vision positive de l'accueil et de la transparence de l'information, même si beaucoup (42%) souhaitent une meilleure information et sont découragés d'assister aux soins douloureux, alors que 74 % des équipes de soignants pensent que les parents les aident à comprendre leur enfant.²³ On ne négligera pas de gérer l'après-intervention car les parents ont à surmonter, avec l'enfant ou pour eux-mêmes, les troubles psychologiques post-traumatiques, la réinsertion en milieu scolaire après une absence prolongée à scolarité perturbée, voire pour les aînés, le retour à la vie professionnelle²⁴.

Les médecins ne seront pas davantage oubliés, car une motivation certaine de l'étude Novartis, société biomédicale productrice de médicaments, est l'essor de la gestion de la santé par les gens, en modifiant leurs modes de vie, en étant éduqués par leurs pairs. Ce courant contemporain marque les esprits plus qu'on ne pense, puisqu'ils peuvent constater que l'entourage conseille le recours au médecin et même à « tel médecin », « mon médecin ». Cette indication prescriptive en confiance permet de passer du possessif à l'indicatif voire à l'impératif. La création des patientèles se fait par cercles de patients successifs, dans une progression quasi géométrique.

Les plus lucides de médecins, qui ont déjà perçu qu'ils devaient être l'allié du patient et pas seulement son prescripteur, fournisseur de soins et de médicaments, ont aussi compris qu'être médecin c'est s'aventurer sur le terrain des interactions familiales qui constituent le milieu de vie et même le mode de vie de leurs patients. Les tenants et aboutissants expliquent bien des réactions, l'entretien élargi et l'interaction systémique permettent de libérer un potentiel soignant du patient lui-même et de son entourage²⁵.

Certains élaborent même des génogrammes comme en thérapie familiale pour articuler et identifier les données qui résultent de cette connaissance de l'entourage : elle éclaire des problèmes génétiques mais aussi comportementaux, comme avec les obligations et mimétismes intergénérationnels où les filles reproduisent les comportements des mères ou les attentes des grands-mères et finissent par porter les mêmes cicatrices. L'entourage est un potentiel, une ressource mais

²⁰ La lettre de la proximologie, 2004 (19), 1-2 ; MARSH Diane T., dans Family connection, 2000. nous songeons aussi à la recherche au sein de Canal-santé entreprise par L'école à l'hôpital et à domicile (EHD) en concertation avec l'Association des pédagogues hospitaliers (APH) sur la phobie scolaire liée à l'état de santé.

²¹ Ibidem ; étude de 2002 portant sur 11029 étudiants concernés ; 6714 s'estiment gênés. 388 800 australiens de moins de 26 ans s'occupent d'un membre de la famille malade ou handicapé pendant plus de six mois, 18 800 le font seuls et 2 900 ont moins de 15 ans. Voir : www.carersnw.asn.au

²² Ibidem, 4 ; étude 1998 du Young Carers Research Group de l'université de Loughborough.

²³ La lettre de la proximologie, octobre 2004 (26), 1 et l'étude Sparadrap : www.sparadrap.org sur les Parents d'enfants hospitalisés. Ce dernier site est d'ailleurs une référence en matière d'outils d'information et d'accompagnement des enfants hospitalisés et de leurs parents.

²⁴ Ibidem, 2 et [www.tetenlair@wanadoo.fr](mailto:tetenlair@wanadoo.fr)

²⁵ La lettre de Proximologie, février 2005 (29).

aussi un risque.²⁶ Veiller à l'entourage ou le reconnaître, c'est pour un médecin se permettre de bénéficier du soutien psychologique du malade par l'entourage en le faisant passer de l'angoisse et de l'état d'alerte à l'attitude proportionnée rassurante. Ce n'est pas pour rien que nombre de consultations pour maladie chronique (Alzheimer, psychiatrie, Parkinson, dépression, épilepsie) va passer par la consultation avec le conjoint ou un parent car l'observance du traitement ou de nouvelles règles diététiques suppose qu'on se soit fait des alliés parmi l'entourage : s'il n'est pas avec soi, il sera contre soi. La cellule familiale est le premier rempart face à la maladie et le premier soutien qui peut souder le couple et renforcer le potentiel soignant des personnes elles-mêmes. L'approche de l'entourage est donc manifestement un outil stratégique opératoire.²⁷

Homéostasie familiale

Le terme homéostasie ou son adjectif homéostatique n'est souvent connu que des mondes infirmier et médical : il indique l'ensemble des micro-équilibres qui constituent l'équilibre humain, en particulier ce que Molière aurait appelé « l'équilibre des humeurs »; la quantité d'eau ou de sels requis doit être suivie, évaluée, maintenue, rééquilibrée selon l'évolution du malade pour garantir sa viabilité. Don D. Jackson a étudié de même manière la façon dont se réalise l'équilibre des familles du point de vue de l'hygiène mentale.²⁸ Il montre ainsi que les désirs inconscients d'un des parents peuvent influencer le comportement d'un enfant, mais encore qu'un changement chez un patient en cours de traitement entraîne d'importantes modifications chez d'autres membres de la famille. Ce phénomène n'étant pas en sens unique : on constate ainsi une boucle d'action et de réaction ou plutôt un enchaînement de boucles qui postule une interaction permanente : on n'a donc pas avantage à soigner le malade tout seul ou en tout cas à ne pas prendre au sérieux l'impact de et l'impact sur l'entourage. L'étude de Jackson pose la question « quel effet le patient produit-il sur sa famille dès le moment où il entre dans le cabinet du psychiatre ? »

Nous reprenons la question pour notre compte : « quel effet l'enfant malade ou le parent malade provoque-t-il sur sa famille dès lors qu'il entre dans l'ambulance, est hospitalisé, est en traitement prolongé entre sa maison et l'hôpital ? » Qui en est affecté ? En quoi en est-il affecté ? Quels sont les changements définitifs, tenaces, provisoires que cela provoque dans les modes de vie, modes de faire, manières d'être, perceptions des relations ? C'est tout ce qui s'exprime dans l'expression « ce n'est plus comme avant » ou « il n'est plus comme avant » ou « nous sommes bouleversés ».

Une notion intéressante précisée par l'étude est que ce qu'on appelle « famille » n'est pas nécessairement identifiée aux parents de sang ou de carte d'identité. Il s'agit des « autres qui comptent » (*the significant others*) : père et mère, frère et soeur, époux ou épouse, compagnon... mais aussi copain de cœur voire de cours, la cousine qui fait partie de la famille plus que la grand-mère, la voisine de palier, etc... En fait, ce sont toutes les personnes dont le patient va parler, ce peut être la famille d'enfance ou l'environnement présent : il y a donc des proches devenus lointains et des lointains devenus plus que proches. De même, comprendre les réactions d'aujourd'hui suppose qu'on ait notion de celles d'autrefois car une partie de mes raisons de rester proche, de me rendre proche ou de refuser la proximité de tel ou tel s'explique par là, qu'on regarde du côté du patient ou de l'intervenant ou même de celui qui refuse d'intervenir. Les psychiatres pratiquant la thérapie familiale connaissent la question depuis longtemps, mais les intervenants de proximité interprètent parfois très mal les réactions vives d'un entourage qui prend ses distances

Tous ces intervenants ne peuvent en soi entrer dans l'analyse en profondeur des transferts et contre-transferts potentiels, dont on peut laisser l'analyse aux thérapeutes proprement dits. Quelques cas indiquent que mettre un tel thérapeute dans le coup ou donner à un psychologue un rôle dans un groupe de parole d'intervenants n'est pas un luxe, bien au contraire. L'évolution de situations

²⁶ La lettre de Proximologie, avril 2004 (21), 3 ; www.er.uqam.ca/merlin/af691572/Beland.html

²⁷ L'étude Remède de Novartis éclaire cette évolution du « colloque singulier » du médecin devenu colloque singulièrement pluriel : ibidem, 1. Voir aussi l'étude Face de 2004 sur les femmes atteintes d'un Cancer du sein et leur entourage.

²⁸ JACKSON Don D., **La question de l'homéostasie familiale**, dans WINKIn, o.c.,224-237.

d'accueil temporaire en famille, seule solution disponible le plus souvent quand elle est possible, n'est ainsi pas toujours la meilleure. Seul l'examen des relations, la carte du tendre des relations passées et en cours permet de se faire une idée adéquate, quand on en a le temps ou quand on le prend.

Pour le reste, on retiendra que l'homme n'est pas une île et que même les îles peuvent être prises dans un réseau de relations qui les rattachent au continent. Soigner les relations, c'est soigner ceux qui s'y inscrivent. C'est ainsi que l'observation faite par notre auteur sur l'intérêt de « prédire, avec une marge d'erreur relativement étroite, ce que pourrait être la conséquence d'un traitement à domicile pour le patient et sa famille » est à prendre au sérieux non seulement pour des soins psychiatriques, mais également pour des dialyses et des chimiothérapies.

Dans le secteur du bâtiment, on prévoit soit des fondations renforcées soit des échafaudages externes pour permettre au bâtiment de tenir en attendant la fin des transformations en cours. Pourquoi en serait-il différemment de la transformation d'un être humain objet de soins, de changements importants en lui et autour de lui ? Le soin pris aux proches qui échafaudent ou aux proches qui assurent les fondations le temps qu'il faut est une prévention plus que souhaitable. L'homme est un être en relation. Il en est ainsi de l'enfant. Il en est ainsi des proches. Le minimum de soin réside dans l'espace de parole qui permet l'écoute, le conseil éclairé du médecin, du soignant, de l'intervenant social, plus peut-être si l'on est parti pour des périodes prolongées de soin légitimées par une maladie chronique. En tout cas, le médecin saura que « ce-patient-et-lui-seul-qui-est-dans-mon-cabinet » doit être pris en compte avec « ces autres qui comptent pour lui et autour de lui ». La valeur ajoutée de l'équipe dépend de l'attention qu'on apporte à cette équipe.

Aider les aidants

Aider l'aidant familial ou l'aidant de proximité peut se faire dans les ateliers comme ceux mis en place en France par PAPA Bouscat ²⁹ ou en Belgique par Espace social Télé-Service, Canal-Santé ou encore dans le cadre des Groupes de Self-help. Ils réunissent une fois par mois une douzaine de personnes pour aborder sujets concrets, expériences et problèmes de leurs pratique aidante, en présence d'un travailleur social ou d'un psychologue, voire d'un bénévole expérimenté. Cette dynamique favorise le maintien à domicile au moins un an ou deux et stabilise l'état de santé du patient accompagné. En particulier parce que l'aidant est pris au sérieux et soutenu face à la fatigue qui peut conduire les proches jusqu'à un épuisement susceptible de mettre leur propre vie en péril.³⁰

Pour assurer cet appui, diverses pistes sont possibles :

- *Reconnaissance par la législation sociale* (congé sans solde pour raison familiale et soins palliatifs³¹, pause carrière) ;
- *Reconnaissance par les employeurs* (souplesse horaire) ;
- *Financement de prestations de proximité* (défraiement des déplacements, par exemple) ;
- *Formation des personnes aidantes* :
 - *Savoir* : propre de telle ou telle maladie ou situation sociale, dispositions légales ;...
 - *Savoir faire* : gestes qui sauvent, manutention ;...
 - *Savoir vivre ou savoir être* : gestion du silence, des tensions, de la proximité et de la distance, travail sur la limite, l'éthique, le secret professionnel ;...
- *Soutien aux personnes aidantes* (supervision, intervision, self-help, organisation du relais, travail en réseau) ;

²⁹ Trophée d'argent 2003 du Prix de Proximologie Novartis ; voir : [www.papabouscat@wanadoo.fr](mailto:papabouscat@wanadoo.fr) ; voir aussi : www.guidesocial.be/tele-service ; www.cocof.irisnet.be/reseaux-sante .

³⁰ La lettre de la Proximologie, janvier 2004 (28), 5 ; www.proximologie.com.

³¹ Appelés congés de compassion au Canada.

• *Structure de répit* (court-séjour en institution du malade pour soulager l'aidant, équipe d'intervention en soins à domicile pour assurer le relais, possibilité pour la maman d'enfant malade d'être hébergée à côté de l'hôpital ou d'être accueillie avec l'enfant malade, après l'hospitalisation, dans une structure intermédiaire, un réseau de proximité locale et des solidarités de quartiers).

L'atlas de la compassion

Nous pouvons manquer de compassion. Nous pouvons avoir trop de compassion. Toute compassion n'est donc pas bonne. « Humain, trop humain » aurait dit Nietzsche. Le protocole compassionnel qui va plus loin que l'empathie indique une motivation altruiste. Est-il pertinent ?

Selon Michel Pérignon, la compassion « attitude empreinte d'humanité à l'égard d'un humain atteint dans son humanité » ne recueille pas les suffrages de tous les moralistes : il ajoute cependant³² « N'est-elle pas néanmoins la seule attitude digne d'un homme en présence d'un autre homme en souffrance ? »

,A la suite du philosophe Emmanuel Lévinas, Philippe Corcuff identifie le régime de compassion comme « le fait d'être « pris » en pratique et de manière non nécessairement réfléchi, par un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la détresse d'autrui, dans le face-à-face et la proximité des corps ». ³³ Il ajoute que ce mode d'engagement dans l'action est tendu entre la mesure minimale de la reconnaissance d'autrui et la démesure de s'impliquer jusqu'à sa propre usure.

Le stress, burn-out des « soi-niants » comme le dirait Jacques Salomé, observable chez les agents des services publics comme chez des aidants de proximité tient à leur soumission à des situations humainement difficiles et interpellantes pour l'individu, soit qu'il se projette sur elles, soit qu'il veut éviter à l'autre de vivre ce qu'il ne voudrait absolument pas vivre lui-même avec angoisse : la prévention salutaire peut ainsi conduire à la bascule. Lévinas éclaire cela en disant « la dette s'accroît dans la mesure où elle s'acquitte »³⁴, que cette dette soit réelle ou qu'on se la donne.

Seule la justice peut modérer ce privilège qu'on donne à autrui. Ou encore la raison, quand une structure nous permet de reprendre et supporter solidairement ce que les épaules d'un seul transformeraient en complexe d'Atlas.

L'équité est dès lors dans l'équilibre à recréer entre dette et désir, dette et besoin, contribution et rétribution. La réponse adéquate au besoin n'est sans doute pas à sens unique : le modèle de l'alliance s'impose pour porter sur une base plus large ce qui est insupportable sur les épaules du supporter aidant. Le modèle de la reconnaissance mutuelle des capacités limitées mais complémentaires s'impose donc à l'esprit : compétence du pauvre à s'en sortir, du malade à guérir et à identifier ses limites, de l'aidant à aider dans la mesure de ses moyens, du professionnel en ses compétences et qualités, temps requis aux uns et aux autres pour jouer leur partie. La conjugaison des contributions et leur réciprocité l'emportent ici en efficacité et en équilibre sur le monopole de l'action par un seul dans un « tout de suite » qui transforme chacun au rythme des urgentistes³⁵. Seule

³² PERIGNON Michel, **La compassion**, dans www.mper.chez.tiscali.fr/notions/ ; SERRES Michel, **Discours de réception à l'Académie française**: " dans notre langue, le vocable qui désigne notre genre (humanité) signifie la compassion, aussi."

³³ CORCUFF Philippe, **De la thématique du « lien social » à l'expérience de la compassion**, dans *Pensée plurielle*, 2005/1 (9), 119-129.

³⁴ LEVINAS Emmanuel, **Autrement qu'être ou au-delà de l'essence**, Paris, (Biblio Essais), LGF- LE livre de poche, 199,27.

³⁵ On retrouve ici curieusement un vieux débat philosophico-théologique et politique, la querelle de la grâce qui opposa de manière dualiste les tenants de Molina et de Bañez sur l'action de Dieu (la grâce) ou de l'homme, l'action de la société sur l'homme ou de celui-ci sur la société, là où la solution n'est sans doute pas dans l'opposition mais dans l'alliance, l'interférence positive non-contradictoire, cette logique complexe de rétroaction et d'interactions multiples mise en évidence par Edgar Morin dans ses travaux sur la complexité. On lira sur le même thème : Jacques ARENES, **Accueillir la faiblesse**, Paris, Desclée de Brouwer, 1999 ; Philippe SVANDRA, O.c., ; Claude BRUAIRE ? **Une éthique de la médecine**, Paris, Fayard, 1978 ; Bernard SCHMITT, **Entre la tentation du pouvoir médical et celle du curatif généreux . pour la**

cette conjugaison développe une approche pacifiée de l'action où les rôles ne sont pas sujet et objet, avec sujétion et objection, mais acteurs interagissant dans un projet commun.

Comme le dirait Couloubatsis, se pourrait-il que la souffrance mise en scène et non plus méconnue conduise à se poser des questions essentielles : « si je souffre, est-ce que les autres souffrent aussi ? » et « si je souhaite ne pas souffrir, est-ce que je ne dois pas souhaiter que les autres ne souffrent pas ? », ce qui conduit à la construction de liens opératoires où prenant la souffrance comme critère, on arrive à de meilleurs rapports avec les autres³⁶. La mémoire de la souffrance n'est dès lors plus seulement interpellation éthique mais inspiration d'un projet éthique d'élaboration d'un mieux être fondé sur une solidarité effective efficace.

SITES DE RÉFÉRENCE

www.sparadrap.org

www.caregiving.org

www.carers.org

www.aidants.org

www.proximologie.com

www.cocof.irisnet.be/reseaux-sante/canal-sante

restauration de la citoyenneté de « l'homme en souffrance », dans Walter HESBEEN (dir.), **Prendre soin dans le monde**, Paris, Arslan, 2000, 87-110.

³⁶ **Souffrir ? C'est vivre avec les autres**, Forum Le Soir, 29/8/2005.

PIÈCES À CONVICTION

2005

1 Une conscience pour l'Europe

Paul LÖWENTHAL, A qui l'Europe se soumet-elle : aux Européens ? à l'économie mondialisée ? à Dieu ?
—, Opportunités et conditions d'un État laïque : un point de vue catholique
Michel KESTEMAN, Sous le signe de Noé. Ressources spirituelles et éthiques pour l'Europe
Ignace BERTEN, Religion et éthique dans la construction européenne
Paul LÖWENTHAL, Des catholiques et de la constitution européenne

2 Une société respectueuse de ses identités

Paul LÖWENTHAL, L'État laïque vu par des croyants
Etienne CATTEAU, Notes historiques et juridiques sur le pluralisme
Paul LÖWENTHAL, Légaliser l'objection de conscience —, Église et société civile
Jo MARICHAL, La corruption, c'est l'affaire de tous
Paul LÖWENTHAL, Grâce à Dieu ou aux hommes ? —, Identité, diversité

3 La vie, la santé et la mort

Michel KESTEMAN, Alentour : le soin prochain —, Pour naître avec la mort
Jacques DELCOURT, La médicalisation du cycle de vie.
Michel KESTEMAN, Quand Je dis Nous
C.I.L., Permettre l'adoption par des couples homosexuels ?
Michel KESTEMAN, Vingt thèses sur la santé

4 Le désenchantement du monde et l'Église catholique

Paul LÖWENTHAL, Peurs et désenchantements —, Regard gourmand d'un catholique (sur le protestantisme)
—, Question de doctrine
Michel KESTEMAN, *Le Da Vinci Code* et le christianisme

2006

5 La sécurité sociale

Christian LEONARD, La responsabilisation individuelle : aboutissement de la logique néo-libérale et individualiste

6 Une société pluraliste

Ignace Berten, Vivre ensemble différents
—, Église et théologie dans le dialogue politique sur les questions éthiques
Jean Paul II, Lettre aux évêques de France sur la laïcité

7 Les relations avec les musulmans de Belgique

Hans MIESSEN, *Quelques enjeux du dialogue islamo-chrétien*
Jean-Pierre DUPONT, *Mystique du dialogue*
Marie-Jeanne GUILLAUME, *Présentation de El Kalima*
La Fraternité islamo-chrétienne, *Pour que nos différences... (Taha el Ati)*
Felice DASSETTO, *Europe et islam : au défi d'une rencontre de civilisations*
Jean-François HUSSON, *Le financement du culte musulman en Belgique*

8 Enjeux éthiques

L'euthanasie : Introduction
C.I.L., *Étendre l'euthanasie : déni d'humanité ou ultime recours ?*
Léon Cassiers, *L'euthanasie en questions*
Paul Löwenthal, *L'embryon humain —, Un relativisme moral ?*

2007

9 Le financement des cultes

Etienne Catteau, *Historique du financement des cultes en Belgique*
Jean-François Husson, *Le financement public des cultes et de la laïcité en Belgique*
Paul Löwenthal, *Le financement des cultes : Qui décide de financer qui ?*

10 Liberté, Libertés, Responsabilité (Paul Löwenthal)

11 Proximités sociales

En préparation

Laïcité et normes morales
L'Europe
Mondialisation